

DOMINIQUE BRIQUEL

UNE PRÉSENTATION ORIGINALE DE L'AUTOCHTONIE
DES ETRUSQUES: LA VERSION DE JEAN LE LYDIEN

Si la réflexion des étruscologues modernes a été longtemps on peut dire encombrée par la discussion sur la question des origines étrusques – avant la réaction marquée en particulier par M. Pallottino – on peut dire la même chose de l'historiographie antique. Beaucoup des passages consacrés par les auteurs anciens aux Etrusques traitent exclusivement ou principalement du problème de leurs origines. Nous aurions certes mieux aimé qu'ils s'intéressent de plus près aux institutions, aux traits de civilisation, à l'histoire interne et externe du pays. Mais le fait est là. C'est de cette documentation, privilégiant certains aspects aux dépens d'autres, qu'il faut partir.

Et cette limitation du point de vue est en elle-même un trait significatif. Cela prouve à tout le moins que la question des origines étrusques était un problème essentiel aux yeux des anciens, que tenir un certain discours sur les origines de ce peuple était porteur d'un message qui au fond était plus important que les éléments historiques que cette sorte de focalisation a offusqués.

Après certaines intéressantes remarques de G. De Sanctis et de S. Mazzarino sur le sens de la tradition de l'origine lydienne des Etrusques¹, c'est surtout l'étude de D. Musti qui a placé dans sa juste lumière – à notre avis – le sens de cette interrogation². Présenter d'une certaine manière les origines du peuple étrusque revient à présenter dans un certain sens ce peuple lui-même; prendre position sur ce problème en apparence seulement scientifique revient à prendre position par rapport aux Etrusques eux-mêmes.

¹ Voir G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani* (1907) I, 129; S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* (1966) I, 209. Nous ne pensons pas que la thèse de ces auteurs, voyant dans la tradition qui est à la base de HDT., I, 94, une élaboration phocéenne, hostile aux Etrusques comme aux Lydiens, soit à retenir: il n'en reste pas moins qu'ils ont parfaitement vu que la question des origines étrusques impliquait fondamentalement une prise de position à l'égard de ce peuple.

² Voir D. MUSTI, in *Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica, studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso* (1970) 7-20.

En pratique, dans le discours d'origine grecque, ou éventuellement d'origine étrusque, mais médiatisé par des Hellènes et sans doute destiné à eux au départ³, qui nous a été conservé sur cette question, on peut distinguer deux types de positions, selon que les Etrusques sont rapprochés du monde grec, présentés sinon comme des Grecs, ce qui serait difficile pour ces barbares, du moins comme des parents ou des voisins proches, ou au contraire confinés dans une exclusivité italienne, qui les isole par rapport au monde des Hellènes. La première position est représentée par les «deux théories d'origine grecque» dont parlait L. Pareti⁴ – la pélasgique et la lydienne – et la seconde par la thèse autochtoniste.

Denys d'Halicarnasse, étudié par D. Musti, est un bon témoin de cette signification du motif. Dans son histoire centrée sur Rome ce Grec se donne pour but de montrer que Rome est une véritable πόλις Ἑλληνίς, qui plus est la seule ville grecque d'Italie. Cette définition de l'*Urbs* passe par le rejet des traditions qui ailleurs en Italie accordaient une origine de cet ordre à d'autres peuples. C'est le cas en particulier des Etrusques. Denys rejette la thèse lydienne comme la thèse pélasgique⁵. Il adopte en revanche une position autochtoniste: autochtones, les Etrusques ne sont plus que des barbares italiens sans rapport avec le monde grec. On voit donc bien dans son cas comme les théories hellénisantes – la pélasgique et la lydienne – et la théorie autochtoniste s'excluent mutuellement, et ne sont finalement que les deux façons opposées de répondre au même problème: quel est le rapport des Etrusques avec le monde grec? Sont-ils de purs barbares ou peut-on leur reconnaître une dignité de para-Hellènes?

Ce sont là des acquis qui nous paraissent indiscutables et sur lesquels il nous semble inutile de revenir. Mais il nous paraît intéressant de prendre brièvement en considération un texte qui, en apparence au moins, semblerait contredire cette vision d'une incompatibilité entre la thèse autochtoniste et une doctrine comme celle de l'origine lydienne. Nous verrons qu'en réalité il n'en est rien, mais que cette singularité permet justement de souligner l'originalité de ce texte, et de voir que, par rapport au reste de la documentation sur la question, il offre une problématique renouvelée – et se situe, exceptionnellement, dans un contexte où la question n'est plus celle du rattachement au monde grec.

³ Sur des éléments qui permettent de penser à une part des Etrusques dans l'élaboration et la diffusion d'une légende comme celle des Pélasges, voir *Les Pélasges en Italie, recherches sur l'histoire de la légende* (1984) 18-30; 167-168; 220-221.

⁴ Voir L. PARETI, *Le origini etrusche* (1926) 24-73.

⁵ Voir D. HAL. I, 28-30.

⁶ Voir M. PALLOTTINO, *L'origine degli Etruschi* (1947) 34, 37.

* * *

Il s'agit du court passage de Jean de Lydien sur la question, dont l'importance a été à juste titre soulignée par M. Pallottino ⁶:

... Τυρρηνοῦ <τοῦ> ἐπὶ τὴν ἐσπέραν ἐκ τῆς Λυδίας μεταναστάντος τοὺς τότε καλουμένους Ἐτρούσκους - ἔθνος δὲ ἦν Σικαυόν - τὰς Λυδῶν τελετὰς διδασκάντος, οὗς ἐκ τῆς θυοσκοπίας Θούσκους συμβέβηκε μετονομασθῆναι...

Tyrrhénos émigra de Lydie vers l'Occident; il enseigne les rites des Lydiens à ceux qui s'appelaient alors Etrusques - c'était un peuple sicane - et il advint alors que ceux-ci changèrent leur nom en celui de Toscans, à cause de la thyoscopie ⁷.

Ce texte, M. Pallottino l'a clairement montré, offre une vision autochtoniste du problème des origines. Les Etrusques y sont en effet des Sicanes ⁸, et sont renvoyés par là au vieux fonds des Sicanes ou des Sicules ⁹ qui, par exemple chez Denys, apparaissent clairement comme les premiers habitants, autochtones, de l'Italie centrale ¹⁰.

Mais en même temps cette autochtonie n'est pas rejet des théories hellénisantes. Il n'y a pas, comme chez Denys, refus total de la légende lydienne. A la thèse fondamentalement autochtoniste se superpose une certaine acceptation de la thèse lydienne: on admet la venue de Tyrrhénos de Lydie, et lui est reconnu un apport culturel assez important pour que cela se traduise par une modification de l'ethnique. D'*Etrusci* ces Sicanes deviennent *Tusci*.

Semblerait donc prise ici en défaut la thèse opposant comme incompatibles, intrinsèquement exclusives l'une de l'autre, autochtonie et légende lydienne. En tant que Sicanes les Etrusques seraient posés comme radicalement coupés du monde grec. Mais en même temps, par la venue de Tyrrhénos, ces barbares autochtones lui seraient quelque peu rattachés. L'alternative posée par Denys ne joue plus.

Mais c'est peut-être que les termes du problème ont changé par rapport

⁷ *De mag., proem.*, I = *De mens.*, I, 37. Il est fait allusion à cette même version de la légende en *De ost.*, 2-3, où est racontée l'histoire de Tagès, dont l'interlocuteur Tarchon est présenté comme « un haruspice, l'un de ceux qui avaient été formés par Tyrrhénos ».

⁸ Il n'y a pas de raison de rejeter la mention des Sicanes comme une glose (ce que semble faire T. F. CARNEY, traduction donnée dans *Bureaucracy in Traditional Society* [1971]). De telles incises sont fréquentes chez Jean le Lydien.

⁹ A la différence de ce qui se passe pour la Sicile, il n'y a pas lieu de distinguer les deux populations quand il s'agit de l'Italie centrale.

¹⁰ Il les cite pour Rome et le Latium (p. ex. I, 9, II, 1). Mais ils auraient aussi été établis en Etrurie (D. HAL. I, 20, 5, où sont mentionnées Pise, Saturnia, Alsium, Caéré) et dans le pays falisque (D. HAL. I, 21). Fabius Pictor semble aussi avoir admis la présence de Sicules chez les Volsques (*HRR*, fr. 2 = *ISID.*, *Or.*, IX, 2, 88; mais le passage est corrompu) et Hygin en faisait les prédécesseurs des Sabins avant que ceux-ci n'arrivassent de Perse (*HRR*, fr. 8 = *SERV. AUCT.*, *ad VERG.*, *Aen.*, VIII, 638).

à ce qu'ils étaient chez Denys, et à travers lui dans la longue tradition grecque qui a posé la question des origines étrusques¹¹.

Il convient de noter que la version présentée par Jean le Lydien est sans aucun doute d'élaboration récente. La distinction Etrusques/Toscans ne se comprend que pour le latin, avec le couple *Etrusci/Tusci*, et semble avoir été posée par Varron¹². De même semble varronien le principe d'explication du nom des *Tusci* par référence à un terme de la famille de *θύειν*. On a ici une forme plus évoluée de l'étiologie qui figure chez Denys et Festus et qui vient vraisemblablement du Réatin¹³. Autre élément récent: l'importance accordée à la question de l'*Etrusca disciplina* – laquelle n'est jamais évoquée dans les formes anciennes du discours sur les origines étrusques. On a là un reflet de l'intérêt accordé dans le monde romain, à partir de la fin de la République, à ce qui apparaissait comme la grande spécificité des Etrusques, ce par quoi le *nomen Etruscum* gardait son importance dans un univers dominé par Rome¹⁴.

On a donc affaire à une tradition qui ne peut pas être antérieure au Ier s. av. J.-C. – et que l'on pourra éventuellement attribuer à cette époque, à un milieu comme celui où ont évolué des auteurs comme Tarquinius Priscus et Fonteius Capito qui paraissent avoir joué un rôle dans l'élaboration de cette tradition, si l'on suit les remarques, qui nous paraissent en partie au moins à retenir, d'une article récent de J. R. Wood¹⁵.

¹¹ Denys se réfère à Hellanicos (D. HAL. I, 28, 3 = *FrGrH* 4 F 4) et Hérodote (citation controversée de I, 57, en I, 30, 3, et allusion, certainement modifiée par un intermédiaire à I, 94, en I, 27-, 3-4) et on peut se demander si sa présentation de l'autochtonie ne serait pas celle de devanciers syracusains, et plus précisément de Philistos (voir *L'autochtonie des Etrusques chez Denys d'Halicarnasse*, *REL*, 51, 1983, 65-86). Hellanicos paraît d'autre part tributaire d'Hécatée (voir *Les Pélasges*, *cit.* à note 3, 125-126, avec références). Ce serait donc entre le VIème et le IVème s. que la problématique des origines étrusques aurait été formulée en Grèce. Elle semble avoir pris une importance particulière avec, sans doute, l'alliance réalisée entre Athènes et au moins certaines cités étrusques lors de l'expédition de Sicile, et, plus clairement, la polémique suscitée par la politique de Denys de Syracuse (*Les Pélasges*, *cit.* à note 3, 45-53, 77-78, 199-204).

¹² Voir I. LYPD., *De mag.*, II, 13. Sur les problèmes posés par la référence (erronée) au livre V du *De lingua Latina*, voir *Les Pélasges*, *cit.* à note 3, 446, n. 29.

¹³ Voir D. HAL., I, 30, 3 (dont l'origine varronienne paraît claire), FEST., 486 L. Moins déterminable est la forme exacte de l'étiologie à laquelle se réfère PL., III, 5 (8), 50, qui doit également procéder de Varron. Il n'y a aucune raison de rejeter l'existence chez Jean le Lydien d'une forme évoluée et originale de l'étiologie varronienne qui part de *θουσκός* [J. R. WOOD, *The Myth of Tages* (1980) 329-330]. Des variantes figurent aussi chez SERV. *ad VERG.*, *Aen.*, II, 781, VIII, 479 et ISID. *Or.*, IX, 2, 86, XIV, 4, 20, 22, faisant appel non à *θουσκός* mais à *θύειν* ou *θύειν* ou *θύσαι* ou *tus*.

¹⁴ Sur cette question on pourra se reporter maintenant à B. MAC BAIN, *Prodigy and Expiation, a Study in Religion and Politics in Republican Rome* (1982).

¹⁵ Voir *The Etrusco-Latin Liber Tageticus in Lydus De ostentis* (1981) 94-125. Cet article présente souvent des hypothèses qui nous paraissent contestables (comme, sur le point précis qui nous concerne ici, celle attribuant l'origine du récit que suit Jean le Lydien à Tarquinius Priscus sans tenir compte de la mention conjointe et indissociable de Fonteius Capito). Mais J. R. Wood nous semble avoir bien vu l'importance particulière de la première liste d'auteurs

Mais en même temps que récente, cette version apparaît très romaine. La distinction *Etrusci/Tusci*, la question de l'*Etrusca disciplina* comme le problème – bien obscur – des sources renvoient clairement à un milieu romain. On peut donc se demander si la signification à attribuer à l'autochtonie, à la relation entre Etrurie et Lydie, telle qu'elle apparaît chez le Grec Denys, tributaire sur ce point de la tradition grecque à laquelle il se réfère, est encore pertinente ici.

Or il nous semble qu'il n'en est rien, et que le sens du discours n'est plus à analyser selon des schémas valables pour les Grecs, et qui remontent finalement aux VI^{ème}/V^{ème}/IV^{ème} s.

Ce n'est plus la Grèce, la question du rattachement à l'hellénisme qui est au centre du débat. L'allusion aux Sicanes semble ici révélatrice. Les Etrusques ne sont pas n'importe quels autochtones. Ils sont des Sicanes, autrement dit appartiennent à ce vieux fonds de population en qui il se peut que Caton ait reconnu les plus anciens habitants du Latium¹⁶. Et par là les Etrusques sont des cousins des Latins, des Romains.

On voit que l'autochtonie n'a certainement plus ici de connotation péjorative. Elle revient au contraire à mettre en relief le caractère italien des Etrusques, dans une acception positive, et surtout à établir une parenté *ab origine* entre Etrusques et Romains (eux aussi, notons le, présentés dans une perspective très italienne, rattachés au fond sicane plus qu'à des apports grecs ou troyens)¹⁷.

Ce n'est donc plus la question du rapport avec la Grèce qui est centrale. Certes au moins un certain lien avec l'univers hellénisé apparaît, à travers l'acception – relative – de la légende lydienne. Mais ce trait apparaît nettement secondaire, ne modifiant pas ethniquement un peuple défini comme italien. L'apport grec n'est que culturel – ce qui s'explique bien dans un monde romain qui à la fois reconnaît la supériorité culturelle des Hellènes et se méfie des *Graeculi*. Et il concerne cette réalité bien italienne de l'*Etrusca disciplina*.

qu'il cite (outre Tarchon, Tarquitiu et Fonteius) par rapport à la seconde en ce qui concerne la détermination de l'origine de ce passage précis.

¹⁶ Voir HRR, fr. 52 = SOL., II, 8. Dans ce texte les Sicanes, habitant l'*oppidum Siciliae* de Tibur (cf. D. HAL., I, 16, 3) sont chassés par l'arrivée des colons grecs (fils de l'Argien Catillus, ici donné comme chef de la flotte d'Evandre). Les Sicanes représentent ici le substrat originel, antérieur aux apports grecs (ce que sont les Sicules chez Denys): ils sont assurément des autochtones (et ne sont pas posés par conséquent comme d'origine espagnole, selon la doctrine, transposée du cas de Sicanes de Sicile, qui figure chez SERV. ad VERG., *Aen.*, VIII, 328, et qui permet sans doute d'expliquer le fait que les Sicanes de l'*Enéide* soient présentés en VIII, 314-329, comme des immigrés, venus secondairement dans la région). Mais l'attribution à Caton en personne de cette partie du texte reste problématique.

¹⁷ La démarche qui insiste sur l'aspect italien des Etrusques, tout en intégrant en position subordonnée la thèse les rattachant à l'Orient, est analogue à celle qui préside dans l'*Enéide* à la présentation des origines troyennes de Rome comme l'effet d'un retour au pays des ancêtres d'Enée. Elle participe du même esprit de mise en valeur de l'aspect italien, restreignant la portée des légendes hellénisantes. Rappelons que G. COLONNA a bien montré les fondements étrusques anciens de la présentation virgilienne (*Virgilio, Cortona e la leggenda etrusca di Dardano*, in AC 32, 1982, 1-14).

Ainsi donc, avec tout cela nous sommes loin de la problématique des origines étrusques telle que les Grecs l'avaient posée à l'époque d'Hécatée, d'Hérodote, d'Hellanicos, ou lors de la controverse née autour des entreprises de Denys de Syracuse. L'allusion à la légende de Tyrrhénos n'apparaît plus guère que comme le rappel d'une doctrine couramment admise, mais insérée ici dans une conception qui en modifie profondément le sens. Et l'autochtonie mise en oeuvre dans ce récit n'a plus rien à voir avec celle, finalement négative, que présentait Denys d'Halicarnasse, et qu'il a peut-être héritée de prédécesseurs syracusains. Elle est au contraire un moyen pour les Etrusques romanisés à qui semble due cette doctrine de se faire valoir, en se posant en proches parents du peuple roi.